

« cœur, mon cœur est au-delà des mers, » retentit au même instant à mon oreille ; et quoique j'avais à gémir moi-même sur une déception bien cruelle, je compatissais sincèrement au chagrin de Paul. Pendant plusieurs jours il ne vint pas à la maison et ses visites furent ensuite froides et courtes. « Je ne puis m'imaginer ce que peut avoir monsieur Lyndon, » nous dit un matin mon père ; « lui qui d'ordinaire paraissait si heureux, il est devenu presque taciturne. »

Un sourire imperceptible et qui expliquait tout, se joua sur la bouche de ma sœur, mais nous ne répondîmes ni l'une ni l'autre. Les manières de Paul à mon égard étaient encore affables, mais elles n'étaient plus les mêmes ; il y avait une contrainte dans chacune des paroles qu'il m'adressait comme si je l'eusse offensé en quelque chose, pourtant je n'avais pour lui que la plus profonde sympathie. Ce qui m'étonnait le plus, c'était qu'avec Sybil, il n'était pas changé, et que pour elle il avait toujours de bonnes et vives réparties. Peu de semaines après l'incident du valentin, je crois qu'elle avait tout oublié, car il n'en fut plus question entre nous.

Toute chose avait repris la routine ordinaire ; nous nous étions bien vite réhabitues à la présence de notre sémillante Sybil, qu'un nombreux cercle d'amies *fashionables* et de brillants amusements enlevaient souvent de la maison. Combien j'aurais voulu connaître le héros de la chanson qui était toujours sur ses lèvres : « Mon cœur, mon cœur est au-delà des mers. »

« Une lettre de pays étranger pour toi, Sybil, » m'écrivait-je un jour en lui tendant une missive dont l'enveloppe mince et toute salie attestait un long voyage.

« De Paris seulement, je suppose, » répondit elle sans lever les yeux de sa broderie.

« Je ne crois pas. Il y a un timbre de l'Afrique, si ne me trompe. »

A peine eus-je prononcé ces quelques paroles, que se levant en rougissant, elle arracha plutôt qu'elle ne prit la lettre de mes mains. Elle en dévora rapidement le contenu et le couvrit de baisers passionnés pendant que des larmes abondantes coulaient de ses yeux.

— Oh, Mabel ! » me dit elle, « je suis si heureuse. Il va donc enfin venir, oui venir ici, en Angleterre, Londres pour me voir. »

— « Qui est-il, Sybil ? tu oublies que je ne sais rien, excepté que tu as souvent déclaré que ton cœur était au-delà des mers. »

— « Je vais tout te dire à présent, petite sœur. C'est l'inquiétude que j'éprouvais qui jusqu'à ce jour, m'a empêché de te tout révéler ; je n'osais parler d'Adolphe, car je craignais qu'il ne put jamais revenir. »

Ma pauvre Sybil, que je croyais frivole et dont j'avais si souvent envié la grâce légère, avait supporté et ressenti trop vivement cette absence, pour m'en faire partager les anxiétés.

— « Tu te rappelles, Mabel, » continua Sybil, « que ma première et plus chère amie à Paris, fut Mabelle de Liancourt. J'allai passer les vacances de l'été avec elle au château de son père ; c'est là où je fis la connaissance de son seul frère Adolphe, je

« t'épargnerai toutes descriptions enthousiastes, tu en jugeras toi-même si jamais tu le vois. J'étais bien jeune alors, — il y a déjà trois ans de cela, — cependant j'appris à aimer le noble et courageux soldat qui m'adorait. Comme il devait partir pour l'Afrique avec son régiment, nous trouvâmes inutile de le faire connaître à nos amis, notre réciproque attachement ; Madeline seul le savait. Le devoir auquel Adolphe était appelé était plein de dangers, et quand je fis mes adieux à mon brave et jeune fiancé je craignais de ne jamais le revoir. Par cette lettre j'apprends que ses parents connaissent notre mutuel attachement, qu'ils en sont enchantés. Il sera ici la semaine prochaine ! Ah, c'est trop de bonheur !..... »

« Mais pourquoi, ma chère sœur ne m'as-tu rien dit de cela plus tôt ? »

« Je ne le pouvais pas ; si quelque chose lui était arrivé, son nom ne serait jamais sorti de mes lèvres, j'aurais enseveli mon amour et mes peines, au plus profond de mon âme, et je lui serais restée fidèle jusqu'à la mort. »

« Est-ce ainsi que tu l'aimes, Sybil ? »

« Ah ! mille et mille fois plus encore. Nous ne devons entretenir aucune correspondance ; mais il m'avait promis que si tout allait bien, il écrirait pour m'annoncer son retour. Songes donc combien il a été constant ! »

« Qu'est-ce que Papa va dire ? »

« Je suis certaine qu'il en sera charmé. Tu comprends, Mabel, je serai la marquise de Liancourt. »

« Et tu feras une jolie petite marquise aussi, ma chérie, » dis-je en l'embrassant. « Ainsi Monsieur Lyndon n'a donc pas de chance »

« Aucune, Mabel ; mais quand même j'aime, » rait, et je suis sûr du contraire, qui est-ce qui balancerait entre un bel officier français, marquis de pied en cap, et un marchand anglais quelque riche et opulent qu'il puisse être ? »

Je pensai que mon choix n'aurait pas été le même que le sien, si j'eusse eu à faire un choix ; mais le cœur qu'elle ne voulait pas, et en qui elle n'avait pas foi, ne m'avait pas été offert.

La semaine suivante vit arriver le fiancé de Sybil. Il demeura dix jours avec nous, pendant ce court séjour, il sut gagner l'estime et l'affection de mon père, et le mariage fut fixé à l'automne suivant.

Monsieur Lyndon ne venait plus nous voir que rarement. Sybil était dans un tourbillon d'excitation facile à comprendre. Son trousseau et ses lettres d'amour prenaient la plus grande partie de son temps. Mon père, satisfait du brillant avenir de sa fille aînée, ne s'aperçut pas que, de jour en jour, je devenais plus pâle et plus faible. Je luttais avec la maladie, j'essayais d'être heureuse du bonheur des autres, mais la source de ma vie semblait tarie. Les bals, les amusements, de quelque genre qu'ils fussent, m'étaient une fatigue, un ennui. Je ne pouvais relever mon courage ; et un matin, au moment de partir pour une excursion jusqu'à Epping, mon père et Sybil furent saisis de stupeur en me voyant tomber évanouie à leurs pieds.

(A CONTINUER.)